

le petit-fils de cet imposteur jouèrent le même personnage et eurent des sectateurs.

Les Juifs étaient si persuadés que le temps du Messie, qu'ils prenaient pour celui de leur délivrance temporelle, était venu ou qu'il approchait, qu'ils ne purent plus supporter la domination des Romains, eux qui avaient déjà vécu sous leur empire, et qui avaient été pendant tant de siècles assujettis aux Perses et aux Grecs. Josèphe, historien de leur nation, mieux instruit que personne des véritables causes d'une guerre où il avait pris beaucoup de part, nous apprend quelles étaient alors les dispositions de ses compatriotes. Ils étaient animés (1), dit-il, par un oracle ambigu contenu dans les livres saints, qui annonçait pour ce même temps l'empire du monde à un homme sorti de leur pays. Cet oracle est sans difficulté celui de Jacob; et rien ne prouve mieux que les circonstances du temps déterminaient les Juifs à juger qu'il allait être accompli. Josèphe ne le trouve ambigu, et n'accuse d'erreur plusieurs sages (il devait dire tous ceux de sa nation) qui l'approprièrent au Messie, que pour pouvoir l'interpréter, par la plus criminelle et la plus basse adulation, de Vespasien, proclamé empereur dans la Judée. Au reste, cet oracle était si clair, qu'il a fallu le falsifier pour y mettre de l'ambiguïté. Car Jacob n'avait pas laissé en doute si un homme, né du sang de Juda ou sorti seulement de la Judée, *ex regione aliquis eorum* (c'est l'expression de Josèphe susceptible de ces deux sens), régnerait sur toute la terre. Il avait dit dans les termes les plus énergiques qu'un descendant de Juda serait l'attente des nations, ou que les nations lui obéiraient. Quel aveuglement, ou plutôt quelle prévarication dans un Juif et dans un prêtre éclairé, d'appliquer cette prédiction à un étranger, à un idolâtre, à un ennemi du peuple de Dieu! Josèphe était lui-même honteux des paroles qu'une servile politique lui faisait écrire. Sa confusion éclata à travers son embarras. Il ne demande qu'une place pour Vespasien dans cet oracle, sans exclure (2) celle que tout autre pourrait y avoir, et l'on remarque un écrivain qui cherche, en flattant son nouveau maître, à s'épargner les justes reproches de sa conscience et de sa nation.

Suétone et Tacite, qui n'avaient pas les mêmes ménagements à garder, ont parlé avec plus d'assurance de l'accomplissement de cet oracle dans la personne de Vespasien. Ils rapportent l'un et l'autre (1) l'opinion établie alors dans l'Orient, que l'empire de l'univers était promis à des hommes partis de la Judée. Cette ignorance du vrai sens de l'oracle de Jacob est pardonnable en des auteurs païens qui ne l'avaient pas lu. Ils ne contestent pas la divinité de cet oracle; et si Tacite le traite d'obscur, il pense néanmoins comme Suétone que la prédiction a été justifiée par l'événement. Je ne prétends pas tirer avantage de la créance que ces deux historiens paraissent ajouter à une prophétie des saintes Ecritures. Je me borne au fait qu'ils attestent, et j'en conclus que la vive et ferme espérance des Juifs, touchant la venue prochaine du Messie, était de notoriété publique dans tout l'empire Romain; qu'ayant manqué en Jésus-Christ son véritable objet, elle les avait poussés à une fatale rébellion contre les Romains; qu'enfin elle avait pour fondement ce même oracle de Jacob que nous avons tant cité.

La prophétie de Daniel ne faisait pas sur eux la même impression. Les biens spirituels y étaient trop ouvertement désignés comme l'unique fruit du ministère et des travaux du Messie. Lui-même y était représenté, non comme un conquérant, mais comme une victime destinée à la boucherie. Son peuple ingrat et perfide devait être rejeté, la ville et le sanctuaire détruits, les sacrifices abolis, la désolation durer jusqu'aux derniers temps. De si tristes objets ne flattaient pas les désirs terrestres et les vus ambitieuses des Juifs. Ils s'occupaient plus volontiers d'une prophétie où l'empire universel, sans en expliquer la nature, était promis à un homme de leur nation. Il n'en est pas moins certain que la prédiction de Daniel ne pouvait s'entendre que du Messie, et que les soixante-dix semaines étaient alors parvenues à leur terme. Leurs plus habiles docteurs en convenaient alors. Ils ont eux-mêmes dans la suite rendu hommage à cette vérité par la loi sévère qui leur défend de supputer les temps.

Les incrédules n'auront-ils d'autre ressource que les Juifs? veulent-ils comme eux fermer obstinément les yeux à une lumière importune? Le tableau du Messie n'est encore qu'ébauché; et déjà les premiers traits nous découvrent une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ.

### CHAPITRE III.

Accomplissement, dans la personne de Jésus-Christ, des prophéties concernant la naissance du Messie.

J'observe dans la naissance du Messie trois cir-

(1) Percrebruerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fati ut eo tempore Judæa projecti rerum potirentur. Id de imperatore Romano, quantum eventu postea patuit, predictum Judæi ad se trahentes rebellant. Sueton. Vespas., cap. 4.

(2) Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum libris contineri fore ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur; qua ambages Vespasianum et Titum prædixerant. Sed vulgus more humane cupidinis sibi tantam faturum magnitudinem interpretari ne adversis quidem ad vera mutabantur. Tacit. Hist., cap. 5.

constances prédites, et toutes trois réunies dans celle de Jésus-Christ: un homme qui devait naître avant lui pour lui servir de précurseur; sa patrie, qui devait être la ville de Bethléhem; une mère vierge, qui devait le mettre au monde sans préjudice de sa virginité.

Le ministère prophétique, qui avait été longtemps ordinaire parmi les Juifs, fut supprimé quelques années après leur retour dans la Palestine. Instruits par leurs disgrâces et détachés pour jamais de l'idolâtrie, ils n'avaient plus besoin de ce secours. Malachie fut le dernier prophète que Dieu leur accorda lorsqu'ils eurent achevé leur second temple. Mais en imposant silence à ces hommes inspirés pour la prédiction des choses futures, il s'engagea de susciter un prophète d'une nouvelle espèce, pour être le héraut du Messie déjà né. La majesté de ce Messie demandait un tel précurseur. Il était même de l'intérêt des hommes, toujours distraits sur les véritables biens, qu'un avertissement anticipé, mais récent, fixât leur attention et les préparât immédiatement à recevoir l'auteur de leur salut.

Ce même Malachie, qui ferma la carrière des anciens prophètes, fut choisi pour prédire celui-ci. C'est par sa bouche que le Verbe éternel déclare (1) qu'il enverra son Ange pour préparer la voie devant sa face. Et tout de suite, ajoute-t-il, le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez, viendra dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Dans la version des Septante (2), adoptée par Jésus-Christ lui-même, c'est Dieu le Père qui parle à son Fils: Voilà que j'envoie mon Ange devant votre face qui vous préparera la voie. Le sens est le même quant à la mission du précurseur; et quant à l'autorité de celui qui l'envoie, il est égal dans la doctrine chrétienne que ce soit Dieu le Père ou son Fils qui lui est constituantiel.

Ce dominateur cherché par les Juifs, cet ange de l'alliance qu'ils désiraient, ne peut être que le Messie. Il viendra tout de suite, après qu'un ange envoyé devant sa face lui aura préparé les voies. Le voilà qui vient, poursuit Malachie, comme s'il voulait dire aux Juifs: «N'attendez plus de prophète intermédiaire entre le temps où je vous parle et celui du Messie. Il s'approche. Il se réserve le soin de vous instruire, et jusqu'à lui (3) la loi de Moïse vous suffit. Toutefois, au moment qu'il devra paraître, il se fera précéder par un homme plus grand que tous les prophètes.»

Qu'on ne pense pas que ce précurseur promis doive être un esprit céleste. Les Pères ont remarqué que dans le langage des livres saints, le nom d'ange exprime plutôt le ministère que la nature. Toute per-

(1) Malach. 3, 1, 2.

(2) Math. 11, Marc. 1, Luc. 7.

(3) Memento legis Moysi servi Dei, quam mandavi et in Horeb ad omnem Israel præcepta et judicia. Ecco ego mittam vobis Eliam prophetam antequam veniat dies Domini magnæ et horribilis. Malach., cap. 3, et ultimo versis fuam.

sonne envoyée de Dieu, dépositaire de ses secrets, chargée de l'exécution de ses ordres, est ange dans ce sens. Un homme peut en porter le nom comme un être purement spirituel. L'Écriture en fournit des exemples; et sans sortir de notre texte, nous voyons que le Messie, qui est certainement d'une autre nature que les esprits célestes, est appelé l'Ange de l'alliance. Si l'on veut même presser la signification de ce terme, il convient particulièrement à un homme dont la vie plus angélique qu'humaine a semblé s'élever à ces intelligences sublimes qui n'ont point de commerce avec la matière.

En effet, saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ, a vérifié dans sa personne la prophétie que nous venons d'expliquer. Sans parler des merveilles arrivées avant et après sa naissance, sa vie fut un prodige si étonnant de pénitence et d'austérité, que, sans le secours d'aucun autre miracle, elle lui attira la vénération des Juifs. Ils coururent en foule à ses prédications et s'empressèrent de recevoir son baptême. Il n'est point d'honneur qu'ils ne lui eussent rendu, s'il avait voulu le permettre. Mais cet homme divin, inaccessible à la séduction de l'orgueil comme à celle de la crainte, amateur incorruptible de la vérité aux dépens de sa propre gloire, renvoyait les hommages des Juifs à celui dont il était l'avant-courreur. «Je ne suis point le Christ, leur disait-il. Je ne suis que la voix qui crie dans le désert pour l'annoncer. Celui que vous avez au milieu de vous, sans le connaître, est infiniment au-dessus de moi, quoique je paraisse avant lui. Je ne mérite pas d'exercer les fonctions les plus basses pour son service. C'est son baptême, plein de la vertu du Saint-Esprit et plus pénétrant que le feu, qui vous purifiera véritablement de vos iniquités. Le mien n'est qu'une ablution extérieure, dont toute la force dépend de vos secrètes dispositions, dont toute la sainteté consiste à vous disposer au baptême que le Messie vous destine.»

S. Jean avait longtemps désiré de le voir, ce Messie dont il publiait les grandeurs. Enfin il le reconnut au signe que Dieu lui avait donné. Voilà, s'écria-t-il d'abord en le montrant à tous ceux qui le suivaient, voilà l'Agneau qui efface les péchés du monde; supérieur par cette tendre et respectueuse démonstration du Messie présent aux anciens prophètes qui ne l'avaient vu et annoncé que dans la perspective lointaine d'un avenir reculé. Pressé par Jésus-Christ de lui conférer son baptême, il s'en défendit sur le besoin qu'il avait lui-même d'être baptisé de la main de Jésus-Christ. Mais la perfection de son humilité fut d'obéir aux ordres qu'il en reçut, et le mérite de son obéissance fut de remplir avec lui toute justice. L'honneur qu'il avait eu de le baptiser ne lui fit pas oublier la commission qu'il lui devait. En vain ses disciples, animés d'un zèle moins pur et moins éclairé que le sien, vinrent-ils se plaindre à lui du concours des Juifs autour de Jésus-Christ. Il repréna leur colère et leur jalousie, en leur rappelant l'aveu pu-

bile qu'il avait déjà fait. « Toute ma gloire, ajouta-t-il, est d'être l'ami et le serviteur de l'époux. Ma joie est complète depuis que j'ai eu le bonheur d'entendre sa voix. C'est à lui qu'il appartient de croître et de s'élever. Mon partage est de descendre et de lui « faire place. » Ce n'était pas là le langage d'un esprit borné, ni les sentiments d'une âme faible. Car qui fut plus sage et en même temps plus magnanime que S. Jean ? Avec quelle véhémence reprochait-il aux Pharisiens et aux Saducéens leur malice envenimée ! Avec quelle prudence et quelle lumière réglait-il les devoirs de toutes les conditions ! Avec quelle intrépidité condamnait-il l'adultère et l'inceste d'Hérode ! Il paya de sa tête cette généreuse liberté ; et il prépara les voies par sa mort, comme il l'avait fait par sa vie, au Rédempteur de l'univers.

Ici se présente une difficulté que les scribes faisaient déjà du temps de Jésus-Christ, et que les Apôtres lui proposèrent. Malachie, dont nous avons cité les paroles, répète la même prophétie dans le chapitre suivant. Il y nomme ce précurseur qu'il n'avait fait qu'indiquer au chapitre 5. Le nom qu'il lui donne exclut saint Jean-Baptiste de ce ministère, et, par contre-coup, enlève à Jésus-Christ le titre et les fonctions de Messie. *J'enverrai (1), dit-il, au nom de Dieu, le prophète Elie, avant que le grand et redoutable jour du Seigneur arrive. Il convertira le cœur des pères aux enfants, et celui des enfants à leurs pères. C'est donc Elie qui doit précéder le Messie ; et, puisque le premier n'est pas venu, il faut encore attendre le second.*

Jésus-Christ a daigné répondre à cette difficulté. A Dieu ne plaise que nous cherchions ailleurs ce que nous trouvons dans la source des lumières. Les incrédules apprendront de sa bouche une vérité qui sera dans la suite d'un merveilleux usage pour concilier les prophéties qui paraissent opposées. Oui (2), répondit-il, *Elie viendra avant le jour du Seigneur. Il rétablira toutes choses. Mais je vous le dis : Il est déjà venu. Ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu.* Dans une autre occasion, il avait (3) appliqué à saint Jean-Baptiste la prédiction de Malachie : *J'enverrai mon ange devant votre face, qui préparera la voie devant vous ; et, continuant l'éloge de ce grand homme, il avait (4) ajouté : Si vous voulez le recevoir, il est lui-même Elie qui doit venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ce que je viens de dire. Ayons ces oreilles attentives que les préjugés et les passions ne ferment pas à la voie de la vérité. Nous comprendrons un discours qui, sous une apparence de contradiction, renferme le plus solide et le plus admirable témoignement.*

Elie était déjà venu au temps de Jésus-Christ, et cependant il devait encore venir. Il était venu, non dans sa propre personne, mais dans celle d'un hom-

me rempli de sa force et de son esprit. Il était venu dans cet autre lui-même, pour annoncer le jour du Seigneur, c'est-à-dire, le premier avènement du Messie, jour grand aux yeux de la foi, redoutable aux démons qu'il déposséda de leur empire, terrible pour les impies dont il augmenta le crime et consumma la réprobation, dépourvu toutefois de cet appareil éclatant de puissance, de justice et de majesté qui devoit aux yeux des hommes le juge suprême de l'univers. Il ne tient qu'aux Juifs, en voyant ce nouvel Elie dans la personne de saint Jean-Baptiste, de suivre ses leçons, de s'unir par la même foi aux patriarches et aux prophètes leurs pères, ou, si l'on aime mieux, de ne former qu'une même église avec les chrétiens leurs enfants. Saint Jean-Baptiste aurait été alors pour eux, selon la parole de Jésus-Christ, et Elie prédit par Malachie, qui doit convertir le cœur des pères aux enfants et celui des enfants à leurs pères : *Si vultis recipere spiritum, ipse est Elias qui venturus est. Quelques-uns d'eux surent se faire un Elie de saint Jean-Baptiste. Mais le plus grand nombre méconnut le sublime ministère de ce précurseur. Ces Juifs aveugles, contents d'une stérile admiration pour sa vertu, ne virent pas le terme où il voulait les conduire. Un prince même qui régna sur une partie de leur nation fut assez barbare pour l'immoler au ressentiment d'une femme irritée : *Dico vobis quia Elias jam venit, et non cognoverunt eum; sed fecerunt in eum quancumque voluerunt.**

Mais quoiqu'Elie soit déjà venu en cette manière, il doit encore venir. Il viendra en personne avant que le grand et le redoutable jour du Seigneur arrive, c'est-à-dire, avant le second avènement du Messie, où environné de ses anges, porté sur les nuées du ciel, assis sur son trône, il jugera toutes les nations assemblées devant lui, exercera la plus rigoureuse vengeance sur les démons et sur les réprouvés, couronnera ses élus de gloire, et commencera un nouveau règne dans l'éternelle Jérusalem. Elie, dérobé aux yeux des mortels depuis qu'il (1) fut transporté dans un char de feu, sera rendu à la terre pour y (2) annoncer ce majestueux et formidable avènement. Au son de sa voix, Israël se réveillera du sommeil léthargique où il aura été plongé jusqu'alors. La synagogue, désabusée de ses erreurs, s'incorporera dans l'Eglise chrétienne. Les Juifs rentreront dans les sentiers que leurs pères, les saints de l'ancien Testament, leur avaient tracé. La colère du Seigneur s'apaisera sur eux, et toutes choses seront rétablies : *Elias cum venerit, primò restituet omnia. Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum. Ainsi l'Evangile est d'accord avec les prophètes. La prédiction de Malachie touchant le précurseur du Messie a été accomplie dans la personne de saint Jean-Baptiste, sans préju-*

(1) 4 Reg., 2, 11.

(2) Qui receptus es in turbine ignis in curru equorum igneorum. Qui scriptus es in iudicis temporum lenire iracundiam Domini, conciliare cor patris ad filium, et restituere tribus Jacob. *Eccles.* 48, 9, 10.

dice d'un accomplissement ultérieur dans celle d'Elie ; et Jésus-Christ nous a développé toute l'étendue de cet oracle, en nous en montrant une partie déjà vérifiée et une autre qui doit l'être à la fin des siècles.

Les incrédules diront peut-être que la mission future d'Elie et le second avènement du Messie sont des faits qu'on leur allègue sur des autorités qu'ils ne reconnaissent pas. Mais qu'ils considèrent que c'est ici la justification d'une prophétie dont on leur prouve d'ailleurs l'accomplissement. Malachie avait d'abord prédit que le Messie aurait un précurseur, qu'il désigne sous le nom d'un ange envoyé devant sa face pour lui préparer la voie. Il s'agit constamment dans cet endroit d'un avènement du Messie déjà passé, puisque c'est celui où il a dû entrer dans le temple de Jérusalem qui ne subsiste plus : *Et statim veniet ad templum sanctum suum dominator quem vos queritis, etc.* C'est cette première prédiction qu'on soutient, après Jésus-Christ, avoir eu son accomplissement en saint Jean-Baptiste. Les incrédules n'ont rien à répliquer à cette preuve. S'ils viennent objecter ensuite, à l'exemple des Scribes et des Pharisiens, un autre texte du même prophète, où il annonce que l'apparition d'Elie doit précéder le jour du Seigneur, on est en droit de leur dire qu'une prophétie qui s'explique naturellement dans les principes de la doctrine chrétienne ne décide rien contre Jésus-Christ ; que cette mission d'Elie en sa propre personne, pour disposer les Juifs à recevoir le Messie triomphant, n'empêche pas qu'un homme semblable à lui n'ait déjà paru pour frayer les voies au Messie humble et souffrant, et qu'enfin les rapports de ces deux précurseurs sont trop marqués pour qu'ils n'aient pas pu être compris tout à la fois dans la même prophétie.

Mais quelle devait être la patrie du Messie ? Dieu l'avait révélé depuis longtemps : c'était la ville de Bethléhem dans le territoire de la tribu de Juda, la même qui avait été le berceau de la famille de David et le lieu de sa naissance. C'est ce que nous lisons dans les paroles du prophète Michée adressées (1) à cette ville : *Bethléhem, autrement appelée Ephrata (Moïse nous apprend (2) dans la Genèse qu'elle avait ces deux noms), vous êtes une des plus petites villes dans le grand nombre de celles qui appartiennent à la tribu de Juda; cependant le dominateur d'Israël sortira de vous. Sa génération est dès le commencement, dès les jours de l'éternité.*

Sans aller plus loin, nous découvrons dans ces paroles la naissance du Messie évidemment prédite. Car quel autre que lui a pu être appelé avec tant d'emphase le dominateur d'Israël ? A-t-on pu dire d'un homme ordinaire, quelque grand qu'il fût, que sa génération commence avec les jours de l'éternité ? La suite confirme ce sens. Le même qui naîtra à Bethléhem (3) demeurera ferme. Il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur, dans la sublimité du nom du Seigneur son Dieu.

(1) Mich. 5, 2.

(2) Genes. 48, 7.

(3) Mich. 5, 4, 5, 6.

*Les peuples se convertiront, parce que sa gloire éclatera jusqu'aux extrémités de la terre, et il sera votre paix. Cette inaltérable stabilité, cette force communiquée d'en haut, pour être le pasteur, c'est-à-dire le prince et le conducteur du peuple de Dieu (paître et gouverner expriment la même idée dans l'écriture sainte et même dans les auteurs profanes de l'antiquité), ce gouvernement exercé dans la sublimité du nom, c'est-à-dire, avec la majesté et la puissance du Seigneur, cette conversion des peuples opérée, cette gloire portée d'un bout de la terre à l'autre, cette paix accordée aux hommes, ce sont là autant d'attributs et d'œuvres propres du Messie.*

Quelques docteurs juifs et des Chrétiens trop disposés à les suivre ont cherché Zorobabel dans cette prophétie. Mais il n'y a pas un seul des traits que nous venons de rapporter qui puisse lui convenir (1). Issu de la famille de David depuis longtemps détrônée, il n'eût de pouvoir sur les Juifs revenus de leur captivité que par une commission de Cyrus qui l'établît leur gouverneur au nom des rois de Perse. Ce qu'il fit de plus grand fut de rebâtir le temple de Jérusalem, et il partagea la gloire de cet ouvrage avec le grand-prêtre Josué. Du reste, sa puissance et son nom ne franchirent pas les bornes de la Palestine. Les Juifs le respectèrent, sans lui devoir ni la paix promise par cet oracle, ni même le rétablissement de leur ville capitale. Les peuples étrangers ou ignorèrent, ou, comme les Samaritains, traversèrent ses desseins. Sa patrie enfin l'exclut manifestement de cette prédiction. Loin d'être né à Bethléhem, les présomptions les plus fortes sont qu'il naquit à Babylone durant la captivité. Jéchonias ou Joachim son aïeul, roi de Jérusalem, fut (2) emmené à Babel à l'âge de trente-six ans dans la Chaldée, d'où il ne retourna pas à Jérusalem. Cet événement arriva onze ans et quelques mois avant la captivité qui dura soixante-dix ans. Jéchonias fut père de Salathiel, qui fut Zorobabel pour fils. Il est difficile que Jéchonias ait été grand-père avant l'âge de trente-six ans, et encore plus que Zorobabel, son petit-fils, fut dans sa quatre-vingt-deuxième année, lorsqu'il alla par ordre de Cyrus à Jérusalem pour en rebâtir le temple.

Les anciens Juifs n'avaient garde de méconnaître le Messie dans cette prédiction de Michée. Leurs prêtres et leurs scribes (3) le citèrent à Hérode quand il leur demanda quelle devait être la patrie du Messie ;

(1) Il n'est pas plus vraisemblable que cette prophétie ait été vérifiée dans la personne de Josias. C'était un prince pieux, à la vérité, mais imprudent et malheureux dans ses entreprises. Il livra, contre toutes les règles, à Néchao, roi d'Égypte, une bataille où il fut vaincu et blessé, et il mourut de cette blessure. *Est-ce ainsi qu'il demeura stable, que sa gloire éclata jusqu'aux extrémités du monde et qu'il cimentait la paix ? D'ailleurs quelle preuve a-t-on qu'il soit né à Bethléhem ? n'est-il pas beaucoup plus probable qu'il naquit à Jérusalem, résidence ordinaire des rois de Juda ?*

(2) 2 Paralip., 56, 5, 6.

(3) Matth. 2, 5, 6.

et ils en conclurent sans balancer que c'était Bethlém, ville du territoire de Juda. La providence de Dieu est admirable dans le témoignage que rendirent alors les chefs et les savants de cette nation au véritable sens d'une prophétie de cette conséquence. Si l'étoile qui avait éclairé la marche des Mages depuis leur départ d'Orient les avait conduits jusqu'au terme de leur voyage, ils n'auraient pas eu besoin de s'informer, en arrivant à Jérusalem, du lieu où était né le roi des Juifs qu'ils cherchaient. Mais ce guide leur manqua dans la capitale de la Judée et dans le centre de la religion judaïque. Dieu voulait les instruire par le ministère des pasteurs légitimes, tirer un aveu favorable à Jésus-Christ de ceux mêmes qui devaient le persécuter, rendre la naissance du Messie publique par le trouble où l'arrivée et les discours de ces étrangers jetèrent Hérode et toute la ville de Jérusalem.

A peine les Mages eurent-ils pris la route indiquée par les docteurs de la loi, que l'étoile qui les avait quittés reprit à leurs yeux. Dès qu'ils furent entrés dans Bethlém, elle s'arrêta sur la maison où ils trouvèrent Jésus-Christ né depuis quelques jours dans cette ville. Son enfance ni les dehors de sa pauvreté ne purent affaiblir l'impression vive et profonde du respect que les aversissements du ciel leur avaient inspiré pour ce nouveau roi. Ils demêlèrent à travers ces voiles le *dominateur d'Israël* annoncé par le prophète Michée. Plus religieux que les prêtres juifs, qui s'étaient arrêtés aux premières paroles et à l'écorce de cette prophétie, ils élevèrent leurs pensées jusqu'à sa *génération éternelle*. Ils se prosternèrent devant lui; et, par leurs présents mystérieux plus encore que par leur posture suppliante, ils adorèrent comme Dieu celui qu'ils semblaient d'abord n'être venu honorer que comme roi.

Nous prouverons dans la suite aux incrédules que cette adoration des mages était due au Messie. Qu'ils avouent du moins, en attendant, que la prédiction qui désignait le lieu de sa naissance a été accomplie en Jésus-Christ. Croiront-ils pouvoir en douter parce qu'il y avait de son temps des Juifs qui le croyaient Galiléen de naissance, et lui disputaient sur ce fondement la qualité de Messie. *Est-ce que le Christ* (1), s'écriaient-ils, *doit venir de Galilée? L'Écriture ne dit-elle pas qu'il naîtra de la race de David et dans la ville de Bethlém où ce prince est né.* Si cette ignorance des Juifs, qui parlaient ainsi sur la véritable patrie de Jésus-Christ, n'était pas simulée, pour colorer leur incrédulité, elle n'avait d'autre principe que le long séjour qu'il avait fait à Nazareth, patrie de ses parents, et ses premières prédications dans les autres villes de Galilée. Ces mêmes Juifs durent être bientôt convaincus que Jésus-Christ était aussi bien natif de Bethlém qu'originaire de la maison de David. Ils n'ignorèrent pas sans doute ce que savait le peuple qui le proclamait, on l'a déjà vu, fils de David. Saint Matthieu et saint Luc attestèrent hautement le fait de sa

(1) Joan. 7, 41, 42.

naissance à Bethlém, et ils en apportèrent les preuves, l'un par l'histoire des Mages qui avait fait tant de bruit à Jérusalem, et qui avait été suivie de la cruelle boucherie de tous les enfants nés depuis deux ans à Bethlém et aux environs; l'autre, par les registres publics où Joseph fit inscrire son nom et celui de Marie, son épouse, et du fils qu'elle venait de mettre au monde dans Bethlém. La patrie de Jésus-Christ n'a plus été un problème depuis la publication de ces deux Évangiles, s'il est vrai que quelques personnes en eussent douté auparavant. Les Juifs n'ont jamais réclamé contre le témoignage des évangélistes. Les incrédules viendraient trop tard pour ressusciter un doute abandonné par ceux mêmes qui pouvaient l'éclaircir, et qui avaient le plus pressant intérêt de l'accréditer.

La troisième et dernière circonstance de la naissance du Messie est la perpétuelle et inviolable virginité de sa mère. Elle avait été prédite comme les deux premières, et s'est également rencontrée dans la naissance de Jésus-Christ.

On voit d'abord qu'il s'agit de la célèbre prédiction d'Isaïe: *Une vierge concevra et mettra au monde un fils qu'on appellera Emmanuel.* Quelque fortes et quelque décisives même que soient ces paroles, il ne suffit pas de les rapporter isolées. Les incrédules voudraient en approfondir le sens par la suite et par la liaison du discours. Il est juste de les satisfaire. La vérité n'y perdra rien, ou plutôt elle y gagnera. Replaçons donc ces paroles dans le texte d'où nous les avons détachées, et discutons-à la signification autant par les règles de la critique que par celles de la grammaire.

Isaïe raconte au chapitre septième (1) de sa prophétie, que Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi de Samarie, avaient rassemblé leurs forces contre la ville de Jérusalem et le royaume de Juda. A la nouvelle de cette ligne, Achas, roi de Jérusalem, fut saisi d'effroi. Le Seigneur commanda au prophète d'aller avec son fils (2), Schéar-Jasub, à la rencontre d'Achas qui était alors sorti hors des murs de sa capitale. Isaïe exécuta l'ordre et dit à ce prince: *Demeurez en repos; ne craignez pas la colère de ces deux tisons fumants et prêts à se consumer, Rasin, roi de Syrie, et Phacée, fils de Romélie. Ils ont conjuré votre perte, en disant: Montons vers Juda; faisons-lui la guerre; rendons-nous-en les maîtres; établissons-y pour roi le fils de Tabéel.* Soit qu'il y eût réellement un homme de ce nom à qui ces deux princes ligüés destinassent la couronne de Juda, soit que, par une métaphore fondée sur le sens littéral du mot hébreu, ils parlèrent en général d'un homme vil et obscur, qu'ils voulassent rendre, en le faisant roi de Juda, leur tributaire et leur vassal.

(1) Isaïe, 7, 1 et seq.

(2) La Vulgate rend en latin la signification qu'avait en hébreu la première partie du nom de ce fils d'Isaïe. *Votre fils Jasub qui nous est resté: Qui derelictus est filius tuus Jasub.* Le nom entier, Schéar-Jasub, lequel était mystérieux, signifie, *le reste retournera.*

Mais voici ce que dit le Seigneur Dieu. *Cette ligne ne subsistera pas, et ce dessein s'évanouira. Damas demeurera la capitale de Syrie, et Rasin ne régnera qu'à Damas. Samarie sera également la capitale du royaume d'Israël ou des dix tribus, et Phacée, fils de Romélie, ne régnera qu'à Samarie. Encore soixante cinq ans, et Ephraïm, la principale des dix tribus séparées, cessera d'être un peuple* (1). Achas paraissant insensible à une prédiction si consolante pour lui, le prophète continua de lui parler ainsi au nom du Seigneur. *Demandez au Seigneur votre Dieu un signe soit du fond de la terre, soit du plus haut des cieux.* Voulez-vous que les abîmes s'ouvrent comme du temps de Moïse; que les morts soient évoqués, comme Samuel l'a été, que le soleil s'arrête, que les éclairs brillent et menacent, que le tonnerre gronde et foudroie, comme il est arrivé en faveur de vos ancêtres? Non, répondit Achas, *je ne demanderai point de signe, et je ne tenterai pas le Seigneur.* Ce prince impie couvrait son incrédulité d'un masque de respect et de religion. Car était-ce tenter le Seigneur que de se rendre à l'invitation qui lui était faite par un de ses ministres aussi autorisé qu'Isaïe? Qu'y avait-il de plus commun dans le peuple de Dieu que ces signes miraculeux non seulement acceptés, mais sollicités même avec instance, pour confirmer les promesses du ciel? Alors Isaïe, laissant Achas comme trop indigne de la protection divine, adressa la parole à toute la maison de David. *Eh quoi, ne vous suffit-il pas de fatiguer la patience des hommes, par vos injustices, vos rapines, vos cruautés? Faut-il encore que vous irritiez mon Dieu, par une révolte obstinée? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe* (2). *Une vierge concevra et enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel. Il mangera du beurre et du miel, en sorte qu'il sache rejeter ce qui est mauvais et choisir ce qui est bon.* Car, ajouta le prophète, *avant que l'enfant sache faire ce discernement, les deux pays que vous détestez à cause de leurs rois seront dévolés.* C'est tout ce qu'il y a d'intéressant dans le chapitre septième au sujet de cette prophétie.

Isaïe commence (3) le chapitre suivant par un nouvel ordre qu'il reçut du Seigneur. *Prenez, lui dit Dieu, un grand livre et écrivez-y en caractères connus et lisibles: Maher-schalat-has-bas.* Ce sont quatre mots

(1) Il y a deux manières d'expliquer cette prophétie. L'une de remonter au temps où Amos avait prédit 7, 11, 17, qu'Israël serait emmené captif hors de sa patrie. (On trouve les soixante-cinq ans depuis cette époque jusqu'à l'expédition de Salmanassar, roi d'Assyrie, qui vainquit Osée, successeur de Phacée, et transporta dans son royaume une grande partie des Israélites.) L'autre manière est de reculer l'accomplissement de la prophétie jusqu'au règne d'Assaraddon, roi d'Assyrie, qui consumma la destruction des dix tribus d'Israël commencée par Salmanassar, vingt-neuf ans seulement après cette prédiction d'Isaïe.

(2) Le texte original et la version des Septante mettent avant le mot de *Vierge* un article indicatif. Pour traduire littéralement, il faudrait dire *cette Vierge par excellence*, ou plus brièvement et plus énergiquement comme le voulait M. Bossuet, *la Vierge.*

(3) Isaï. 8, 1-3.

s. s. XVIII.

hébreux que notre Vulgate a rendus suivant leur signification dans la langue sainte (1): *Hâtez-vous de ramasser les dépoüilles, prenez vite le butin.* Nous verrons bientôt que l'assemblage de ces quatre mots forma le nom mystérieux du second fils qui naquit au prophète. En conséquence de cet ordre, *Isaïe prit avec lui deux témoins fidèles, Urie, prêtre, et Zacharie, fils de Barachie.* Il y a toute apparence qu'ils furent les témoins de son mariage dont nous allons voir le fruit. Par la même raison on a lieu de penser que ce volume où Dieu lui ordonna d'écrire, en caractères connus et lisibles, le nom de l'enfant qui devait lui naître, était le contrat de son mariage; d'autres croient que c'était le livre de sa prophétie, qu'il déposa entre les mains de deux témoins fidèles, pour être dans la suite un monument incontestable de ce qu'il avait prédit sur la prochaine délivrance du royaume de Juda, et sur la ruine future des empires de Syrie et d'Israël. Quoi qu'il en soit, *Isaïe s'approche de sa femme qu'il appelle la prophétesse. Elle conçut et mit au monde un fils. Dieu voulut qu'il lui donnât le nom déjà écrit de Maher-schalat-has-bas, c'est-à-dire, hâtez-vous de ramasser les dépoüilles, prenez vite le butin.* Cet enfant annonçait par son nom le ravage des deux royaumes ennemis de Juda, comme Schéar-Jasub, ou, le reste retournera, fils aîné d'Isaïe, était le gage, par le nom qu'il portait, de la conservation de ce dernier royaume.

Je ne m'arrête pas ici à l'opinion de plusieurs Pères, abandonnée depuis long-temps par presque tous les interprètes, et peu conforme, il faut l'avouer, à la lettre du texte sacré. Selon eux, ce que raconte le prophète ne se passa que dans son esprit. Il vit par une lumière divine la sainte Vierge, véritable prophétesse, concevoir et enfanter son fils, digne du nom qu'on lui donne en cet endroit par les dépoüilles qu'il remportées sur les puissances de l'enfer. C'est réduire en pure allégorie le sens historique et littéral, inconvenient justement reproché à Origène, et où il nous est d'autant moins permis de tomber aujourd'hui, qu'il serait plus dangereux d'exposer l'Écriture-Sainte à la dédaigneuse critique de nos prétendus esprits-forts.

Le prophète ajoute qu'avant que l'enfant dont il vient de rapporter la naissance sache appeler son père et sa mère, la force de Damas sera détruite, et les dépoüilles de Samarie enlevées par le roi d'Assyrie. En effet, Théglath Phalasar, roi d'Assyrie (2), gagné par les soumissions et les présents d'Achas, déclara la guerre à Rasin, roi de Syrie, s'empara de Damas, en transféra les habitants à Cyrène, et fit mourir Rasin. Il ne traita guère mieux Phacée (3), roi de Samarie. Il entra dans ses états, y prit beaucoup de villes, et emmena au-delà de l'Euphrate le peuple de Galilée, les tribus de Nephthali, de Ruben, de Gad et de Manassé. Isaïe décrit ensuite les maux dont ces mêmes Assy-

(1) *Accelera spolia detrahare; festina praedari.*

(2) 4 Reg. 16, 7, 8, 9.

(3) 4 Reg. 15, 29, 1 Paralip. 5, 26.

riens, vainqueurs des ennemis de Juda, acclabreront les Juifs. C'est à la fin de cette description qu'il reconnaît Emmanuel, ce fils de la Vierge, qu'il avait annoncé dans le chapitre précédent souverain Seigneur de la Terre-Sainte (1). Dans le même chapitre, le prophète représente ses enfants comme un signe et un pronostic donné à Israël par le Seigneur.

Enfin au chapitre neuvième, Isaïe (2) prédit la destruction de l'empire Assyrien. *Le jong que cet empire avait mis sur le peuple de Dieu, la verge dont il le frappait, le sceptre dont il l'opprimait seront brisés, comme il arriva aux Madiantes, du temps de Gédéon. Ce butin enlevé avec tant de violence, ces vêtements souillés de sang seront la proie des flammes. Car un enfant nous est né, et un fils nous a été donné. Il portera sur ses épaules les marques de sa royauté. Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus. La paix qu'il établira n'aura pas de fin. Il sera assis sur le trône de David, et possèdera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle du Seigneur des armées a fait cela.*

Nous venons de mettre sous les yeux des lecteurs toute la suite de cette prophétie. Peut-on en inférer que ces paroles, une Vierge concevra et enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, doivent s'entendre du Messie et de sa mère conservant sa virginité dans la conception et dans l'enfantement, ou d'une femme qui conçoit et d'un enfant qui vient au monde par des voies purement naturelles ?

Les Juifs qui ont essayé d'enlever au christianisme cette prophétie, ont soutenu d'abord qu'elle devait s'appliquer à la naissance d'Ezéchias, fils d'Achas. Mais il a été aisé de les convaincre par une démonstration sans réplique. Ezéchias était né avant cet oracle d'Isaïe. Il avait vingt-cinq ans (3) quand il monta sur le trône. Achas, son père, n'en régna que seize (4). Il n'a donc pu être cet enfant dont Isaïe a prédit la naissance future au roi Achas, comme un signe de l'invariable protection de Dieu sur la maison de David.

Les Juifs forcés dans ce retranchement, adoptent plus volontiers une autre explication, que des auteurs chrétiens, à la honte du christianisme, leur ont eue-même fournie. Il avait déjà paru, du temps de saint Jérôme, un de ces chrétiens judaïsants (5), *quidam de nostris judaïzans*, qui donnait au prophète Isaïe deux fils, l'un nommé Schéar-Jasub, qui l'accompagna dans l'audience qu'il eut d'Achas; l'autre, que cet auteur nommait Emmanuel, suivant ce qui est prédit au verset 14 du chapitre 7, et qu'il confondait avec celui dont il est parlé au chapitre 8, sous le nom de Maher-schalah-has-bas. On ne sait pourquoi le mot *judaïzans*, qui fait si bien connaître l'horreur de saint

(1) Et erit extensio alarum ejus implens latitudinem terra tue: à Emmanuel. *Isai.* 8, 8. *Ibid.* 18.

(2) *Isai.* 9, 4, 5, 6, 7.

(3) 4 *Reg.* 18, 2.

(4) *Ibid.*, 16, 2.

(5) S. Hieron., in cap. 7 *Isaïe*.

Jérôme pour cette opinion, ne se trouve pas dans l'édition de ce Père, publiée par Dom Martianay. Toutes les autres éditions le portent; et l'on peut croire que c'est une omission de copiste ou d'imprimeur dans celle du docte bénédictin, puisqu'il n'aurait par aucune note que ce mot manque dans quelque manuscrit, et que cette variante n'est point dans le catalogue des différences de la nouvelle édition, mis au commencement du troisième volume. Cette opinion, si sévèrement condamnée par saint Jérôme, a eu néanmoins des partisans. Socin et Grotius l'ont renouvelée, sans parler de ceux qui les ont copiés. Si nous n'avions pas à combattre les incrédules, nous produirions ici, soit dans la tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques, soit dans celle des commentateurs (1) de toutes les sectes chrétiennes, à l'exception des Sociniens, une nuée de témoins qui déposent en faveur de la naissance du Messie, prêtée par ces paroles d'Isaïe. Mais ces armes victorieuses contre des hommes qui ont quelque respect pour la religion, seraient impuissantes contre nos adversaires. Ce n'est point par une autorité extérieure, c'est par des raisonnements tirés du texte même qu'on peut les confondre.

Nos preuves commencent par la signification littérale des termes de la prophétie, et par les caractères qu'Isaïe attribue à l'enfant dont il y est parlé.

Le premier terme est celui de *Vierge*, d'une vierge, dis-je, unique et distinguée entre toutes les autres, suivant la force de l'article (2) qui précède ce mot. Cette vierge est distinguée dans le texte original par une expression dérivée du verbe (3) *catcher, abonder, ce* qui marque une jeune personne élevée, conformément aux mœurs des anciens temps, dans le secret de sa famille, et soustraite non seulement aux approches, mais aux regards des hommes. C'est en ce sens que les livres saints emploient toujours le mot *alma*. Saint Jérôme, si savant dans la langue hébraïque, a dété (4) les Juifs de citer un exemple contraire. Les deux qu'on oppose communément n'ont pas rempli ce défi. L'un est du Cantique des cantiques, où l'on (5) donne pour compagnes à l'épouse de

(1) M. Huët et Dom Calmet ont écrit que l'Emmanuel, fils de la Vierge, pouvait s'entendre en un certain sens du second fils d'Isaïe. M. Huët a corrigé dans la proposition neuvième de sa *Démonstration évangélique*, ce qu'il avance de defectueux sur cette matière dans la septième. Dom Calmet parle en tremblant, se contredit à plusieurs reprises dans sa *Dissertation séparée* sur ce passage d'Isaïe, et finit par avancer, dans le corps de son commentaire, que, de toutes les qualités d'Emmanuel, la seule qui convienne au fils d'Isaïe, est celle qui est marquée au verset 16 du chapitre 7. *Avant que l'enfant sache discerner le bien du mal, les royaumes de Syrie et d'Israël seront dévolés.* Ce n'est pas, au reste, l'unique faute que les savants ont reprochée à cette vaste rédaction sur les livres saints.

(2) *Halma* en hébreu, *à naître*; dans le grec des Septante.

(3) *Alam* en hébreu.

(4) S. Hieron., *quasi*. Hebr. in *Genesis*.

(5) Adolescentula (*Alamoth*) d'exercent *te*. *Cantique*.

1, 2. Adolescentularum non est numerus. *Ibid.*, 6, 7.

jeunes filles appelées du nom d'*alma* au pluriel. Mais qui ne sait que chez les Juifs, comme chez les Grecs et chez les Romains, les nouveaux époux avaient chacun leur cortège de personnes de leur sexe, non encore engagées dans le mariage? L'autre exemple est du livre des Proverbes, où l'on compte (1) quatre choses dont la trace est imperceptible, le vol de l'aigle dans les airs, les sauts d'un serpent sur un rocher, le cours d'un navire dans les flots de la mer, et au-dessus des trois autres, la voie de l'homme dans une jeune fille, *alma*. C'est précisément ce qui prouve que dans sa propre et naturelle signification, le nom d'*alma* convient exclusivement à une vierge. Car on n'appelle ainsi celle dont il s'agit, que parce que son âge et son éducation retirée ont présumer sa virginité, et que cette présomption ne peut être détruite par le genre de preuve indiqué dans ce passage. Et quand on ajoute que (2) telle est la voie d'une femme adultère, qui, après avoir mangé, s'essuie la bouche et dit: Je n'ai point fait de mal; cette femme n'est plus la jeune personne, *alma*, désignée dans le verset précédent. Mais elle se flatte de paraître, par la hardiesse de son maintien et de ses discours, aussi irréprochable qu'une fille soigneusement resserrée sous les yeux de ses parents.

Il est vrai qu'Aquila, Théodotion et Symmaque, auteurs de trois versions grecques de l'ancien Testament, postérieures au temps de Jésus-Christ, ont traduit l'*alma* d'Isaïe par un terme qui signifie (3) plutôt sa jeunesse que sa virginité. Aquila et Théodotion étaient du nombre de ceux que les Juifs appelaient prosélytes. On ne doit pas être surpris qu'ils aient voulu détourner le sens d'un oracle si favorable au christianisme. Symmaque était de la secte des Éthiopiens, ennemie de la virginité perpétuelle de la mère de Jésus-Christ. Son témoignage n'est pas moins suspect. L'autorité de ces trois interprètes peut-elle balancer celle des Septante, Juifs de naissance et de religion, parfaitement instruits de leur langue, et qui, ayant composé leur version plusieurs siècles avant Jésus-Christ, n'ont eu d'autre intérêt que celui de la vérité, à trouver dans ce texte d'Isaïe non seulement une vierge, mais, comme je l'ai déjà remarqué, une vierge extraordinaire ?

Le second terme est celui d'*Emmanuel*. C'est le nom que doit porter le fils de la Vierge. N'est-ce pas celui du Messie, et à quelle autre personne peut-il convenir? Dieu avec nous. On reconnaît dans cette ad-

(1) *Tria sunt difficilia mihi, et quartum penitus ignoro: Viam aquile in celo, viam colubri super petram, viam navis in medio mari, et viam viri in adolescentia.* *Prov.* 30, 18, 19.

Pour traduire littéralement ces dernières paroles, il aurait fallu dire, *viam viri in virgine adolescentula*. La traduction de notre Vulgate substitue un autre sens exact et véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original.

(2) Talis est via mulieris adultere, que comedit, et tergens os suum, dicit: Non sum operata malum. *Prov.* 30, 20.

(3) *Nēvīs, puella, adolescentula*.

mirable et singulière dénomination un Dieu visible aux hommes par la nature humaine qu'il s'est unie, par le séjour qu'il a fait sur la terre, par la loi qu'il a publiée de sa propre bouche. Le second fils d'Isaïe n'a été Emmanuel ni dans le sens littéral, ni même dans le sens figuré. Nous avons vu que le nom propre de cet enfant, annoncé avant sa naissance, et qu'il reçut de son père en venant au monde, fut Maher-schalah-has-bas. Ce nom renfermait un mystère, à la vérité, non pour servir de gage aux Juifs de la protection qui leur était promise, mais pour les assurer de l'exécution infaillible et prochaine du jugement prononcé contre les royaumes de Syrie et de Samarie. *Hâtez-vous de ramasser les dépouilles, prenez vite le butin. C'est la signification mystérieuse du nom de Schéar-Jasub, son fils aîné, le reste retournera*, qui marquait la conservation de la tribu de Juda et de la maison de David. C'est pour cette raison que le prophète déclare que (1) ses deux fils lui ont été donnés pour être un signe et un pronostic à Israël: l'un étant le signe de la délivrance de Juda, l'autre de la ruine de ses ennemis.

Si maintenant on considère tout ce qui suit, le fils d'Isaïe paraîtra encore plus au-dessous du nom d'Emmanuel. L'enfant, qu'on appelle ainsi, doit être le souverain seigneur de la Terre-Sainte. *Erit extensio alarum ejus super latitudinem terra tue, à Emmanuel*. A quel titre la Palestine a-t-elle appartenu à un fils d'Isaïe? Mais le Messie en a été le véritable roi, non seulement par un domaine universel sur les créatures, mais par un droit particulier sur la succession de son père David. Il est aussi le seul qui rassemble dans sa personne tous les caractères qu'Isaïe attribue à cet enfant royal, dont il parle au chapitre neuvième: *Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il portera sur ses épaules les marques de sa royauté*, et le reste déjà cité, qui contient une si magnifique description de son règne, de ses vertus, de ses bienfaits et de son triomphe. On chercherait inutilement dans ces paroles le fils d'Isaïe, dont l'histoire ne parle plus depuis sa naissance, et qui constamment n'est jamais monté sur le trône. On fait des efforts également vains pour y trouver Ezéchias ou Josias, ou quelque autre prince que ce puisse être. Car outre qu'aucun d'eux n'a pu être appelé ni Dieu, ni le Fort, par excellence, ni le Père du siècle futur, ni le Prince de la paix; que leur empire, loin de s'étendre de plus en plus, a été tout borné, et leur règne mêlé de prospérités et d'infortunes; que la paix qu'ils ont établie, loin d'être éternelle, a été bientôt troublée, que la puissance qu'ils ont héritée de David, loin de subsister depuis son commencement jusqu'à jamais, n'a duré que peu d'années, d'ailleurs la conformité de cet enfant avec l'Emmanuel, fils de la Vierge, est trop manifeste, pour qu'il soit permis de les distinguer. La naissance de l'un est donnée comme un signe que la maison de David et le royaume de Juda ne seront pas détruits

(1) *Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus in signum et in portentum Israel.* *Isai.* 8, 18.

par la conjuration de leurs ennemis. *Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce virgo concipiet et pariet filium.* La naissance de l'autre est proposée comme le motif de la vengeance que Dieu exercera sur les plus furieux et les plus redoutables ennemis de son peuple. *Parvulus enim datus est nobis, et filius datus est nobis.* L'un est nommé Dieu avec nous ; l'autre est de même appelé Dieu. L'un règne sur la Terre-Sainte ; l'autre est assis sur le trône de David. Si le premier n'est ni Ezéchias ni Josias, le second ne l'est donc point. Si celui-ci n'est pas fils d'Isaïe, celui-là ne l'est pas non plus. C'est dans ces deux textes du prophète le même enfant. C'est le Messie qui dissipe les nuages, dont l'inflexible opiniâtreté des Juifs et la témérité de quelques chrétiens ont osé l'envelopper.

Je n'ai pas besoin de répondre à ceux qui objecteraient que Jésus-Christ n'a jamais été appelé Emmanuel. Il suffit qu'il ait été, et qu'il ait opéré réellement tout ce que signifie ce nom sublime et mystérieux. L'usage de la langue sainte est de transporter aux personnes les dénominations que méritent leurs qualités ou leurs actions. Aussi quand nous refusons de reconnaître le second fils d'Isaïe pour Emmanuel, c'est parce que ce n'a été ni son nom véritable, ni un nom qui pût le caractériser.

Tout éloigné jusqu'ici de la prophétie d'Isaïe l'idée d'une femme et d'un enfantement ordinaires. Il ne reste qu'à rapprocher cette prédiction des circonstances où elle a été faite. On comprendra encore mieux qu'elle ne peut regarder qu'une vierge, qui devait concevoir et mettre au monde un fils, sans perdre sa virginité. Isaïe avait pressé Achas de demander à Dieu, pour preuve de l'accomplissement de ses promesses, un signe tel qu'il le voudrait. Fallût-il entr'ouvrir les gouffres de la terre, ébranler les voûtes du ciel, Dieu ne mettait aucunes bornes à ses desirs comme il n'y en a point à sa toute-puissance. Sur le refus de ce prince, Isaïe annonce lui-même de la part de Dieu ce prodige digne de la majesté de celui qui l'envoie, supérieur ou du moins égal à ceux qu'il avait déjà offerts. A ces traits reconnaît-on la naissance d'un fils conçu et mis au monde par une voie naturelle ? En ne promettant qu'un événement si commun, Isaïe n'aurait-il pas avili son ministère, trompé l'attente de ceux qui l'écoutaient, autorisé leur défiance sur le secours divin dont il les avait flattés ? Au lieu que tout rentre dans l'ordre, qu'Isaïe soutient jusqu'au bout le langage d'un ambassadeur de l'Être suprême, l'espérance chancelante des Juifs est affermie, leur prochaine délivrance pleinement garantie par la promesse de l'enfantement d'une vierge. Ce miracle, il est vrai, ne devait pas présenter aux yeux des hommes le spectacle d'une révolution éclatante sur la terre ou dans le ciel. Mais il était si élevé au-dessus des pensées humaines, il était si contraire aux lois de la nature les plus constamment observées, il était si marqué au coin du Créateur, qui, étant le principe de la fécondité des deux sexes,

peut la réunir en un seul, qu'il égalait, qu'il surpassait même tout ce que les Israélites depuis Moïse avaient vu de plus merveilleux. Tel est le raisonnement des Perses sur ces paroles d'Isaïe ; raisonnement simple, mais concluant, et par sa simplicité même préférable aux vains raffinements d'une subtilité qui s'égare, dès qu'elle abandonne les routes frayées.

Qu'on en juge par la réponse des Juifs et des chrétiens qui les favorisent. Il était, disent-ils, incertain si la jeune épouse d'Isaïe ne serait pas stérile ; incertain si elle porterait et mettrait au monde heureusement l'enfant qu'elle concevrait ; incertain si ce serait un enfant mâle ou une fille. Un discours qui fixait toutes ces incertitudes n'était-il pas véritablement prophétique ? Il eût pu l'être, j'en conviens, quoiqu'après tout nous serions fort à plaindre si nous n'avions à produire pour la défense de notre religion que des prédictions de cette espèce, qui ressemblent beaucoup à des conjectures ordinaires vérifiées par l'événement. Mais ceux qui raisonnent ainsi ne voient pas, ou dissimulent que, dans le discours d'Isaïe, il y a deux choses, prophétie et signe promis. Leur système conserve la prophétie, en l'éternant, en la dégradant. Mais pour le signe miraculeux, il en efface jusqu'aux moindres vestiges. Car enfin ils ne peuvent nier que la fécondité de la femme d'Isaïe, que son heureux accouchement, que la naissance de son fils, que tous ces événements, dis-je, quelque incertains qu'ils fussent avant qu'ils arrivassent, ne fussent en eux-mêmes des événements naturels. Ce n'était donc pas encore une fois des miracles qui pussent être proposés à la place de ceux qu'Achas n'avait pas voulu demander, des miracles qui démontrassent en Dieu le pouvoir et la volonté de délivrer incessamment Juda du péril extrême où il se voyait exposé par la ligue formidable des rois de Syrie et d'Israël.

C'est pourtant de ce signe même, que nous faisons valoir, qu'on tire un argument contre nous. Quelle apparence, dit-on, qu'Isaïe ait voulu donner pour signe d'un événement aussi prochain que la désolation des deux royaumes de Syrie et d'Israël, la naissance du Messie et l'enfantement miraculeux de sa mère qui ne devait arriver qu'après plusieurs siècles ? Ce n'est pas une chose aussi étrange qu'elle le paraît à nos adversaires, que de confirmer par un signe éloigné la mission d'un prophète et la vérité de ses discours. Il y en a plusieurs exemples (1) dans l'Écriture. Mais s'en tenir là, ce ne serait qu'effleurer la difficulté. Il faut montrer aux incrédules la liaison de cette promesse avec les circonstances où se trouvait Isaïe, et tourner l'objection même en preuve de notre sentiment.

On doit se souvenir qu'avant de prononcer cet oracle sur la Vierge et sur son fils, Isaïe avait cessé d'interpeller Achas, pour adresser la parole à toute la maison de David. *Audite ergo domus David.* Achas avait communiqué sa frayeur à tous ses proches, à

(1) Exod. 5, 12. 1 Reg. 2, 54. Jerem. 44, 29.

EN JÉSUS-CHRIST ET EN SON ÉGLISE. 454

comme les autres enfants aux besoins de l'humanité, qu'il passa par tous les degrés de l'enfance avant que de parvenir à l'adolescence et à la virilité. Que, dans ces progrès successifs, le Messie ait acquis une connaissance expérimentale de ce qui est mauvais, soit dans le genre physique des aliments qui flattent ou révoltent le goût, soit dans le genre moral des vertus ou des vices qu'on voit pratiquer aux autres hommes, c'est ce qui ne déroge pas à la science divine, dont il a été rempli dès les premiers moments de sa vie. Les incrédules ne désavouent pas que la divinité de Jésus-Christ ne soit clairement enseignée dans l'Évangile. Cependant S. Luc n'a pas craint d'écrire (1) que dans son enfance, il croissait en sagesse, en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Devant Dieu par une suite continuelle d'actions saintes et méritoires, devant les hommes par un développement sensible de ses vertus et de ses admirables qualités. Isaïe, éclairé du même esprit que S. Luc, a donc pu prédire que son Emmanuel, nourri comme les autres enfants, apprendrait comme eux à distinguer par expérience ce qui est bon de ce qui est mauvais. C'était assurer en lui la vérité de la nature humaine, sans préjudicier à sa divinité suffisamment déclarée par son nom, par l'empire qu'il a dès le berceau sur la Terre-Sainte, par l'assemblage des titres sublimes qu'on lui donne dans la suite, de Dieu, de Roi, de Père du siècle futur, de Prince de la paix, de Fils éternel ; et enfin par la description même des aliments de son enfance, description superficielle et déplacée, s'il n'eût été qu'un homme ordinaire.

C'est pourquoi le prophète ajoute (2) qu'avant que cet enfant sache choisir le bon et rejeter le mauvais, la terre qu'Achas détestait à cause de ses deux rois, c'est-à-dire, la Syrie, terre de Rasin, et Samarie, terre de Phacéc, serait désolée. Ou, si on l'aime mieux, le propre royaume d'Achas qu'il voyait avec amertume en proie à deux princes ses ennemis, serait délivré de leurs vexations. Cette version même est plus correcte : et Isaïe veut dire que la délivrance de Juda arriverait dans un temps aussi court que le temps nécessaire à l'enfant Emmanuel, lorsqu'il viendrait au monde, pour acquiescer de la manière que nous l'avons expliqué, le discernement du bien et du mal.

Nos adversaires se prévalent de ces dernières paroles du prophète. Ils soutiennent qu'elles indiquent un enfant qui allait naître incessamment ; et ils en concluent que c'est ce même fils d'Isaïe, dont il est dit au chapitre suivant (5), qu'avant que cet enfant sache appeler son père et sa mère, la force de Damas sera détruite, et les dépossédées de Samarie enlevées par le roi des Assyriens. La conformité de ces expressions et de ces époques leur persuade qu'il s'agit du même enfant

(1) Luc. 2, 52.

(2) Quia antequam sciat puer reprobare malum et eligere bonum derelinquetur terra, quam tu detestaris, à facie duorum regum suorum. *Isai. 7, 16.*

(5) Quia antequam sciat puer vocare patrem suum et matrem suam, auferetur fortitudo Damasci et spolia Samariae coram rege Assyriorum. *Isai. 8, 4.*

(1) Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum. *Isai. 7, 15.*

dans ces deux endroits. Mais 1<sup>o</sup> il n'est pas sûr que dans l'un et dans l'autre texte le prophète fixe le même terme. Nous venons de voir qu'il est plus vraisemblable que dans le premier il annonce la délivrance du royaume de Juda. Elle précéda la ruine des royaumes de Syrie et de Samarie, prédite dans le second. Placée et Basin furent contraints d'abandonner leur entreprise sur Jérusalem, avant que Théglath-Phalasar, roi d'Assyrie, eût exécuté la sienne sur leurs états. Ainsi, à parler exactement, le temps de la première enfance d'Emmanuel est le terme de la délivrance de Juda, et ce même temps, pour le fils d'Isaïe, est le terme de la ruine des royaumes de Syrie et de Samarie. 2<sup>o</sup> Quand ces deux textes rapprochés détermineraient la même époque, ce n'est pas une conséquence inévitable, qu'ils indiquent le même enfant. L'Emmanuel du chapitre septième est distingué par des caractères trop frappants du fils d'Isaïe mentionné dans le chapitre huitième, pour qu'une si légère ressemblance doive nous engager à les confondre. Leurs noms sont différents, leurs fonctions prodigieusement inégales. Le fils d'Isaïe était déjà né, et il le montrait en quelque sorte du doigt, quand il proférait ces paroles qu'on nous objecte: *Avant que cet enfant sache appeler son père et sa mère*. Mais il avait prédit la naissance d'Emmanuel comme future, lorsqu'il disait: *Avant qu'il sache choisir ce qui est bon, et rejeter ce qui est mauvais*. Il ne fixe point le temps de sa naissance. Il n'avertit point s'il sera prochain ou éloigné. Cette alternative est indifférente à la vérité de sa prophétie. Il suffit, pour que les Juifs soient instruits du terme qu'il leur propose, qu'il n'y ait pas un intervalle plus long entre le moment de la prédiction et celui de l'événement, qu'entre la naissance d'Emmanuel, dans quelque temps qu'il vienne au monde, et l'âge où il aura pris les mêmes accroissements que tous les autres enfants. Tout ce qu'on peut inférer de cette époque répétée avec des expressions à peu près pareilles, c'est que Dieu a voulu la rendre palpable aux Juifs dans un enfant qui venait de naître, et qu'ils voyaient de leurs propres yeux, après la leur avoir fait envisager dans un autre enfant d'un rang infiniment supérieur, dont la naissance pouvait être, et réellement était fort éloignée. Mais cette répétition ne prouve pas, ni que Maher-schalah-has-bois soit Emmanuel, ni que le fils d'Isaïe et de sa femme la prophétesse soit le fils de la Vierge, ni qu'un enfant obscur né et mort dans une condition privée soit le maître de la Terre-Sainte, ni qu'une conception et un enfantelement ordinaires puissent être confondus avec un signe miraculeux.

Une objection plus importante que toutes les autres nous donnera lieu de montrer dans la personne de Jésus-Christ l'accomplissement de cette prophétie. On demande comment il est possible que les Juifs en aient ignoré le sens. Ils ne croyaient pas, au temps de Jésus-Christ, que leur Messie dût naître d'une vierge. S'ils l'avaient cru, ils n'auraient pas député à saint Jean-Baptiste, pour s'informer de lui s'il était le Christ. Ils savaient qu'il était fils de Zacharie et

d'Elisabeth. Une raison semblable n'empêcha pas plusieurs d'entre eux de reconnaître Hérode pour le Messie, ainsi que d'autres imposteurs qui en prenaient la qualité. Quelque haine même qu'ils eussent contre Jésus-Christ, ils ne lui opposèrent jamais sa filiation, qui passait pour constante parmi eux, de Joseph et de Marie. Il y a plus; le mariage authentique entre ces deux personnes, à l'ombre duquel Jésus-Christ était né, eût été contre lui un préjugé décisif, si la prédiction d'Isaïe eût paru alors aussi claire que nous prétendons qu'elle l'est. Car la virginité de Marie était un secret impénétrable pour les Juifs. Ils n'ignoraient pas qu'elle avait épousé Joseph. Ils devaient croire que le fils qu'elle avait mis au monde dans cet état, était le fruit de ce mariage. C'en était assez pour refuser à Jésus un titre qui ne devait appartenir qu'au fils d'une vierge; et loin que cette prophétie pût être utile à Jésus-Christ, elle eût formé, au contraire, un obstacle invincible au succès de son ministère.

Voilà l'objection dans toute sa force. Elle attribue aux Juifs une ignorance trop générale sur la naissance du Messie. Il y a des rabbins qui ont enseigné qu'il devait naître d'une vierge; mais leur nombre est petit, je l'avoue, en comparaison de ceux qui ont détourné l'oracle d'Isaïe de sa signification naturelle. Je conviendrai même sans peine que, lorsque Jésus-Christ vint au monde, le gros de la nation Juive ne faisait aucune attention à ce caractère du Messie. Qu'on ne s'alarme pas de cet aveu. Il est nécessaire, et la cause que je défends n'en sera pas moins victorieuse.

On a déjà vu dans la première partie de cet ouvrage, pourquoi les traits qui peignent le Messie sont épars et détachés les uns des autres dans les livres prophétiques de l'Ancien Testament. De là est née une sorte d'obscurité, dont on a vu aussi le motif, qui ne porte aucune atteinte à la certitude du sens de ces prophéties, qui ne peut en cacher à des cœurs droits et sincères l'accomplissement effectif, mais qui devait diminuer, avant l'événement, l'impression qu'elles n'auraient pas manqué de faire sur l'esprit des Juifs, si elles eussent formé dans la suite d'un même discours une histoire anticipée de toute la vie du Messie. Il fallait cependant que ce Messie fût attendu et désiré, et que, dans le temps de sa venue, les peuples fussent disposés à le recevoir. C'est aussi l'effet qu'avaient produit d'avance les prédications qui le concernaient. Les Juifs soupiraient sans cesse après ce libérateur qui leur était promis depuis tant de siècles. Ils savaient tous qu'il devait être enfant d'Abraham et de David. La plupart n'ignoraient pas qu'il devait naître à Bethléem; et c'était une croyance universelle parmi eux, de même que parmi les Samaritains soumis à la seule autorité du Pentateuque, qu'il devait paraître vers le temps que Jésus-Christ exerça son ministère. Mais toutes les circonstances particulières que les prophètes avaient annoncées sur le Messie, n'étaient pas présentes à l'esprit de

tous les Juifs dans ce degré d'évidence et de clarté. Il y en eut même qu'ils méconnaurent, qu'ils rejetèrent ouvertement dans la personne de Jésus-Christ, quoiqu'elles ne fussent pas moins prédites que celles qu'ils admettaient. On verra dans la suite quel fut le principe de cette incredulité, et que, bien loin de nuire à la vérité des prophéties, elle l'établit au contraire par une preuve nouvelle.

Il n'est donc pas surprenant que ce caractère singulier du Messie, d'être enfant par une mère vierge, quoique subsistant dans le livre d'Isaïe, que les Juifs lisaient et respectaient, eût échappé, comme tant d'autres, à leur attention. Il n'entra pas dans le plan qu'ils s'étaient fait, suivant les penchants de leur cœur, d'un Messie glorieux par ses conquêtes, redoutable par sa puissance, cher à sa nation par les biens temporels dont il la comblerait. Il surpassait les idées grossières et charnelles, que des instructions si pures et si souvent renouvelées n'avaient pu arracher de leurs esprits. Ce n'était pas l'ambiguïté de l'oracle qui les rendait distraits sur ce caractère; car il y était alors, comme aujourd'hui, exprimé avec une énergie qui écarte tout autre sens. C'était la nouveauté de la chose en elle-même, son opposition à des préjugés profondément enracinés, son élévation au-dessus des sens et de l'imagination; et si l'on veut pénétrer plus avant, on trouvera qu'il était même de la sagesse de Dieu de permettre que ce caractère prédit ne fût pas, dans le temps dont nous parlons, si distinctement aperçu par tous les Juifs.

L'enfantelement d'une vierge est par sa nature un événement invisible aux yeux des hommes. Il n'était pas possible qu'au moment qu'il devait arriver, la vérité en fût constatée par les mêmes preuves extérieures qui assurent les autres faits. Quand on voyait, par exemple, Jésus-Christ né à Bethléem, opérant dans le cours de sa vie des miracles ou d'autres actions remarquables, souffrant le dernier supplice avec des circonstances extraordinaires, ressuscité ensuite, montant au ciel, et faisant descendre des langues de feu sur ses disciples; tous ces événements soumis au témoignage des yeux, ou susceptibles, pour ceux qui ne les voyaient pas, d'une preuve équivalente, n'avaient besoin que d'être comparés aux textes des prophètes, pour juger s'ils étaient autant de caractères qui dussent convenir au Messie. Mais cette comparaison ne pouvait être ni si prompte, ni si facile à l'égard de sa conception, et de sa naissance d'une vierge. Quelque vive, quelque répandue qu'eût été parmi les Juifs l'attente de ce signe merveilleux, ils n'étaient pas en état d'en faire sur-le-champ l'application. L'incorruptible virginité de la Mère du Messie était un mystère, dont la manifestation, réservée d'abord à un petit nombre de témoins fidèles, ne devait se communiquer que de proche en proche. Avant qu'elle devint entièrement publique, il fallait préparer les voies par l'éclat des autres caractères qui distinguaient le Messie. Jusque-là il était

assez inutile que tous les Juifs fussent instruits du véritable sens d'une prophétie dont l'accomplissement leur demeurerait inconnu.

Et c'est par une suite de cette économie, qui ne pouvait être dérangée que par des miracles qu'il ne convient pas à Dieu de prodiguer, c'est pour donner le temps aux hommes d'entrer d'eux-mêmes et sans effort dans la croyance d'une mère vierge, que Jésus-Christ est né sous le sceau du mariage contracté entre Marie et Joseph. Quel étrange spectacle eût-ce été, dit M. Bossuet (1), *qu'une fille avec son enfant, scandale de toute la terre, sujet de ses dérisions, objet inévitable de ses colères! Quand elle aurait assuré qu'elle était vierge, sa parole particulière n'eût pas été un témoignage suffisant pour l'affermissement de la foi.... Ainsi c'était un conseil digne de Dieu de faire naître dans le mariage le Fils de la Vierge, afin que sa naissance parût du moins honnête, jusqu'à ce que le temps fût venu de la faire paraître surnaturelle et divine*. Les Juifs, quoique convaincus que Jésus-Christ était véritablement fils de Joseph, ne lui objectèrent jamais cette filiation comme incompatible avec la qualité de Messie. Le temps n'était pas venu pour eux ni de pénétrer le sens de l'oracle d'Isaïe, ni de savoir comment il s'était accompli. Enfin ce temps arriva. Jésus-Christ qui s'était contenté d'insinuer la virginité de sa mère, en répétant souvent dans ses discours publics qu'il avait Dieu pour père, fit déclarer hautement par les écrits de saint Matthieu et de saint Luc le prodige de sa conception et de sa naissance. Le premier de ces évangélistes rappela aux Juifs la prédiction d'Isaïe (2). Il leur montra la Vierge annoncée par ce prophète dans Marie concevant et enfantant un fils par l'opération du Saint-Esprit et l'Emmanuel ou Dieu avec nous dans Jésus Verbe incarné, réconciliant l'homme avec Dieu. L'événement rapproché alors de l'oracle qui le prédisait, en dévoila l'intelligence aux yeux les moins clairvoyants. Les Juifs qui n'avaient pas conçu ce que voulait dire dans Isaïe l'enfantelement d'une vierge, ne purent plus méconnaître ce signe qu'il leur avait promis de la part de Dieu. Leur ignorance avait pu être excusable. Elle devint dès ce moment une aveugle et perfide obstination.

Combien moins peut-il être permis à des chrétiens de contester encore après l'événement le sens des paroles d'Isaïe? L'exemple des Juifs est un mauvais garant pour eux, et sans insister sur la honte et le danger de cette imitation, je ne demande à mes lecteurs que de la raison et de l'équité, pour juger si l'explication d'un oracle, appuyée sur les preuves les plus fortes, doit être rejetée par la seule difficulté que les Juifs avaient à comprendre cet oracle avant son accomplissement.

(1) Explication de la prophétie d'Isaïe, seconde lettre.

(2) Hoc autem totum factum est ut adimpleretur quod dictum est à Domino per prophetam dicens: Ecce virgo, etc. *Matth.* 1, 22, 25.

Vous alléguiez toujours cet accomplissement, di-  
ront les incrédules. Mais c'est ce qu'il faudrait nous  
prouver. Vous n'avez fait vers nous que la moitié du  
chemin, en interprétant la prédiction d'Isaïe. Il nous  
reste à la montrer vérifiée dans la personne de Jésus-  
Christ. Les évangélistes ont publié qu'il était fils  
d'une vierge. Mais vous sentez qu'il nous faut d'au-  
tres preuves que leur témoignage. Les Juifs, dans  
leur Thalud, n'ont pas craint de le démentir; et  
non seulement ils ont cru la Mère de Jésus-Christ  
une femme ordinaire; ils ont même entrepris de  
flétrir sa mémoire. Sans répéter leurs discours ou-  
trageux ne pouvons-nous pas, continueront les in-  
crédules, douter d'un fait dont vous avouez vous-  
même que la certitude ne peut être acquise comme  
celle des autres faits?

C'est à des dernières paroles que j'arrête d'abord  
les incrédules. L'enfantement d'une vierge, évé-  
nement invisible par sa nature, n'a pu être, il est  
vrai, publiquement connu au moment qu'il est arrivé.  
Mais il l'a été dans la suite, et il est parvenu, quoi-  
que plus tard, au même degré de certitude morale  
que les faits dont l'existence est sensible.

Je mets à part la révélation divine qui a découvert  
aux évangélistes, et par eux à tous les fidèles, le mys-  
tère de la virginité de Marie. Cette révélation est le  
fondement inébranlable de notre foi. Il ne s'agit ici  
que d'une croyance humaine, mais raisonnable et lé-  
gitime.

N'est-il pas surprenant et digne d'attention que  
Jésus-Christ ait été le premier et le seul de la nation  
juive à qui l'on ait attribué ce caractère, d'être né  
d'une mère vierge? Si c'eût été une supposition, rien  
n'était plus éloigné de toutes les idées reçues. La  
virginité perpétuelle n'était pas en elle-même hono-  
rée par les Juifs: unie à la maternité, elle était pres-  
que incompréhensible pour eux. Si l'on tourne les  
yeux vers les autres nations, ce genre de naissance  
y était également inouï. La mythologie des païens  
est pleine des amours de leurs dieux et de leurs déesses.  
Leurs héros fabuleux tiraient tous leur origine de  
quelque divinité. Mais l'union des deux sexes (1) in-  
tervenait toujours dans ces généalogies, de même  
que dans la naissance des princes et des hommes il-  
lustres, dont les mères s'étaient vantées dans des  
temps plus modernes d'avoir été recherchés par les  
dieux, ou qui avaient eux-mêmes accredité cette  
imposture, pour rendre leur origine plus respectable.  
Personne n'avait pensé jusqu'à présent à relever sa  
naissance par la virginité de sa mère, beaucoup moins  
à justifier cette circonstance singulière par l'accom-  
plissement d'un ancien oracle qui l'eût prédite en  
termes exprès. S'il est vrai, comme on l'a écrit de  
Simon le Magicien, qu'il ait voulu décorer sa mère

(1) Les fables font sortir Minerve du cerveau de  
Jupiter, et notre Vénus de l'écumé de la mer. L'allé-  
gorie était visible, et le peuple ignorant pouvait seul  
la prendre pour une réalité. Mais ces deux naissances  
ne ressemblent pas à celle d'un enfant conçu et mis  
au monde par une mère vierge.

de la même prérogative, il n'en a formé le dessin  
que sur ce que les chrétiens publiaient à la gloire de  
leur maître. Cette prétention au reste, supposé qu'il  
l'ait eue, est tombée dans le même mépris que son  
nom et sa secte; et Jésus-Christ est demeuré seul en  
possession dans l'histoire de l'univers de passer pour  
le fils d'une vierge.

Mais encore quel est cet homme unique de qui l'on  
a raconté un événement si extraordinaire? C'est le  
même qui a paru dans le temps où le Messie était  
attendu, et où il devait effectivement paraître; qui  
en a pris le nom et l'a soutenu par l'assemblage de  
tous les caractères, qui désignent le Messie dans les  
livres des prophètes. On en a déjà vu quelques-uns.  
On en verra beaucoup d'autres dans la suite de cet  
ouvrage. Voilà une présomption, qu'on peut appeler  
démonstrative, pour le récit de saint Matthieu et de  
saint Luc. Ils n'ont avancé après tout, sur la nais-  
sance de Jésus-Christ, que ce qui avait été prédit sur  
celle du Messie. L'on ne doit pas trouver étrange que  
le Messie, révéral par les chrétiens, conforme en tout  
le reste au Messie promis aux Juifs, lui ressemble  
encore par la virginité de celle qui l'a mis au  
monde.

Si l'on demande maintenant par quelle voie ces deux  
évangélistes ont pu apprendre un fait de cette nature,  
(car indépendamment de ce qui leur a été révélé, on  
ne les considère en cet endroit que comme des histo-  
riens dignes de foi) je répondrai qu'ils ont adopté la  
déposition de deux témoins nécessaires et en même  
temps irréprochables. Le premier est Marie mère de  
Jésus-Christ, qui ne pouvait ignorer ce qui se passait  
en elle, et qui avait été avertie, avant de concevoir  
ce divin enfant. Sa pudeur, son amour pour la re-  
traite et pour l'obscurité, son extrême réserve sur le  
don inestimable qui l'élevait au-dessus de toutes les  
femmes, confirment la vérité de son témoignage. Sa  
vertu constamment respectée pendant sa vie par les  
plus cruels ennemis de son fils, confond les calomnies  
atroces que de vils suppôts du judaïsme ont osé vomir  
contre elle longtemps après sa mort, calomnies dic-  
tées par le désespoir d'une cause perdue, dénuées de  
la plus légère apparence, réfutées dès lors par elles-  
mêmes et dont je veux bien croire, pour l'honneur de  
l'humanité, que les incrédules sentent l'extravagance  
et l'infamie. Le second témoin est Joseph époux de  
Marie plus intéressé que personne à la connaissance  
de ce secret, et qui aussi en fut instruit d'une ma-  
nière qui ne lui permit pas d'en douter. On sait qu'il  
fut justement alarmé de l'état où il trouva son épouse.  
L'idée qu'il avait conçue de sa vertu ne suffisait pas  
pour calmer ses alarmes; et ne jugeant d'elle que  
par les lumières qui pouvaient l'éclairer, il avait résolu  
de la renvoyer secrètement, pour ménager son hon-  
neur, et pour satisfaire néanmoins à ses propres obli-  
gations. S'il changea tout-à-coup de projet, si rien  
ne fut capable d'altérer sa tendresse et sa vénération  
pour elle, s'il partagea toujours ses soins dans l'édu-  
cation de ce précieux enfant, dont il parait certain

qu'il ne vit pas la haute réputation, et qui ne le tira  
jamais de la médiocrité où il avait vécu, à quoi peut-  
on attribuer cette conduite, qu'à une conviction in-  
time de la pureté virginale de Marie son épouse?

Je pourrais ajouter à ces deux témoignages celui  
d'Elisabeth femme de Zacharie, qui, visitée durant sa  
grossesse par la sainte Vierge (1), reconnut en elle la  
mère de son Seigneur; et confessa qu'elle était heu-  
reuse entre toutes les femmes par le mérite de sa foi  
et par l'accomplissement des choses que Dieu lui avait  
prédites. Je pourrais y ajouter celui du vieillard Si-  
méon qui, tenant entre ses bras Jésus porté au temple  
quelques jours après sa naissance (2), n'adressa la  
parole, en présence de Joseph, qu'à Marie, en lui  
parlant des grandeurs de son fils, et en lui annonçant  
le glaive dont son cœur maternel serait percé, à la vue  
des tourments qu'il devait souffrir. Cet enfant était  
encore dans le sein de sa mère, lorsqu'on s'entrete-  
nait déjà du prodige de sa conception; et l'on ne peut  
pas dire que ceux qui parlaient ainsi fussent engagés  
par quelque intérêt à lui attribuer ce caractère du  
Messie.

Quand S. Matthieu et S. Luc n'auraient pas eu  
d'autres preuves que Jésus-Christ était né d'une  
vierge, pourrait-on les blâmer de l'avoir cru et de  
l'avoir publié? Ils avaient d'abord pour eux la rela-  
tion uniforme de la mère et de l'époux témoin et  
gardien fidèle de sa virginité. Ils voyaient dans ces deux  
personnes les indices les plus convaincants de candeur  
et d'ingénuité. Ils savaient que d'autres per-  
sonnes d'une sainteté éminente et reconnue avaient  
rendu hommage dès les premiers moments à la virgini-  
té de Marie. Ils ne trouvaient rien que de grand et  
de digne de Dieu dans cet événement, qui concourait  
d'ailleurs avec tant d'autres à former en Jésus-Christ  
le parfait tableau du Messie annoncé par les prophètes.  
Était-ce donc une témérité à ces historiens de rap-  
porter un tel événement, dans la supposition même  
qu'ils ne l'eussent pas appris par une voie surnatu-  
relle? Cependant ce qu'ils en ont écrit a concilié le  
respect du monde entier à la mère et au fils. L'oracle  
sorti de la bouche de cette incomparable Vierge s'est  
accompli. Toutes les générations (3) ont dit qu'elle était  
heureuse, parce que le Seigneur a fait en elle de grandes  
choses. Sa virginité, qui a introduit parmi les hommes  
des vertus qui semblaient être réservées aux esprits  
célestes, a eu autant d'admirateurs que Jésus-Christ a  
compté de disciples, et, si l'on excepte quelques sectes  
impures (4) qui ont déshonoré la raison en défigurant  
le christianisme, la multitude innombrable des chré-

(1) Luc. 1, 42, 45, 46.

(2) Luc. 2, 34, 35.

(3) Luc. 1, 48, 49.

(4) Le manichéisme avec toutes ses branches. Ces  
hérétiques joignaient aux plus absurdes erreurs celle  
de croire le mauvais principe auteur de tous les êtres  
palpables et par conséquent du corps humain. Le  
Verbe, selon eux, n'était pas véritablement incarné,  
et la conception ainsi que l'enfantement était une  
œuvre du diable.

tiens n'a connu d'autre Sauveur que le fils de la  
Vierge.

L'accomplissement de la prophétie d'Isaïe est-il en-  
core problématique aux yeux des incrédules? Qu'ils  
nous disent de quelle autre manière il a pu devenir  
public? Confé dans les commencements à ceux qui  
devaient le savoir, ou qui méritaient d'être initiés à  
un si grand mystère, il a demeuré longtemps enve-  
loppé sous le voile sacré du mariage. Sa divulgation  
prématurée, outre qu'elle était humainement impos-  
sible, eût rompu l'enchaînement des desseins de  
Dieu sur la personne et le ministère de Jésus-Christ.  
Enfin les hommes ont su qu'il était né d'une mère  
vierge dans le temps et comme il convenait de les en  
instruire. Ici la prophétie et l'événement viennent à  
l'appui l'un de l'autre. L'histoire de Jésus-Christ  
répand sur la prophétie une nouvelle clarté; et la  
prophétie achève de rendre évidemment croyable,  
tout ce qui a été dit avec tant de marques de vérité  
sur la naissance de Jésus-Christ.

#### CHAPITRE IV.

##### Actions principales de la vie de Jésus-Christ. prédites.

Il n'y a pas d'événement remarquable dans la vie  
de Jésus-Christ qui n'ait été prédit. Mais toutes ces  
prédications ne se ressemblent pas. Les unes, purement  
figuratives, n'ont annoncé les actions de Jésus-  
Christ que par d'autres actions destinées à les repré-  
senter. Il en est d'autres qui ont ajouté à ces repré-  
sentations réelles, des paroles (1) également propres  
à signifier ce qui s'était passé dans des temps plus  
anciens, et ce qui devait arriver au Messie. J'ai fait  
profession, dès le commencement de cet ouvrage, de  
ne point employer de pareilles prophéties, non  
qu'elles ne soient infiniment respectables pour des  
personnes déjà persuadées de la divinité des livres  
saints, non que les incrédules ne doivent même être  
touchés du rapport de tant de figures avec des évé-  
nements éloignés; mais après tout dans une controverse,  
comme celle que nous traitons, c'est la lettre seule qui  
prouve. Toutes les fois qu'elle est susceptible d'un  
sens étranger à Jésus-Christ, celui qui le regarde n'a  
plus la même force pour la conviction des incrédules.

(1) Par exemple ces paroles d'Osee 11, 1 : *J'ai ap-  
pelé mon fils de l'Égypte*, signifient clairement dans la  
suite de son discours que Dieu a délivré le peuple  
d'Israël, pour qui il avait un amour de père, de la ser-  
vitude où les Égyptiens le retenaient. Elles ont en  
même temps signifié, comme S. Matthieu nous l'ap-  
prend, chap. 2, vers. 15, que Dieu rappellerait Jésus-  
Christ, son véritable fils, de l'Égypte où il fut porté  
après sa naissance, pour le dérober à la fureur d'Hé-  
rode. De même ces autres paroles : *Vous ne briserez  
pas ses os*, contenaient tout à la fois un précepte don-  
né aux Israélites, Exod. 12, 46, Num. 9, 12, de ne  
pas briser les os de l'agneau pascal qu'ils devaient  
manger tout entier, et une prédiction rappelée par S.  
Jean 19, 35, que les os de Jésus-Christ, l'Agneau et  
la Pâque de la nouvelle alliance, ne seraient point  
brisés sur la croix, comme le furent ceux des deux  
criminels crucifiés avec lui.